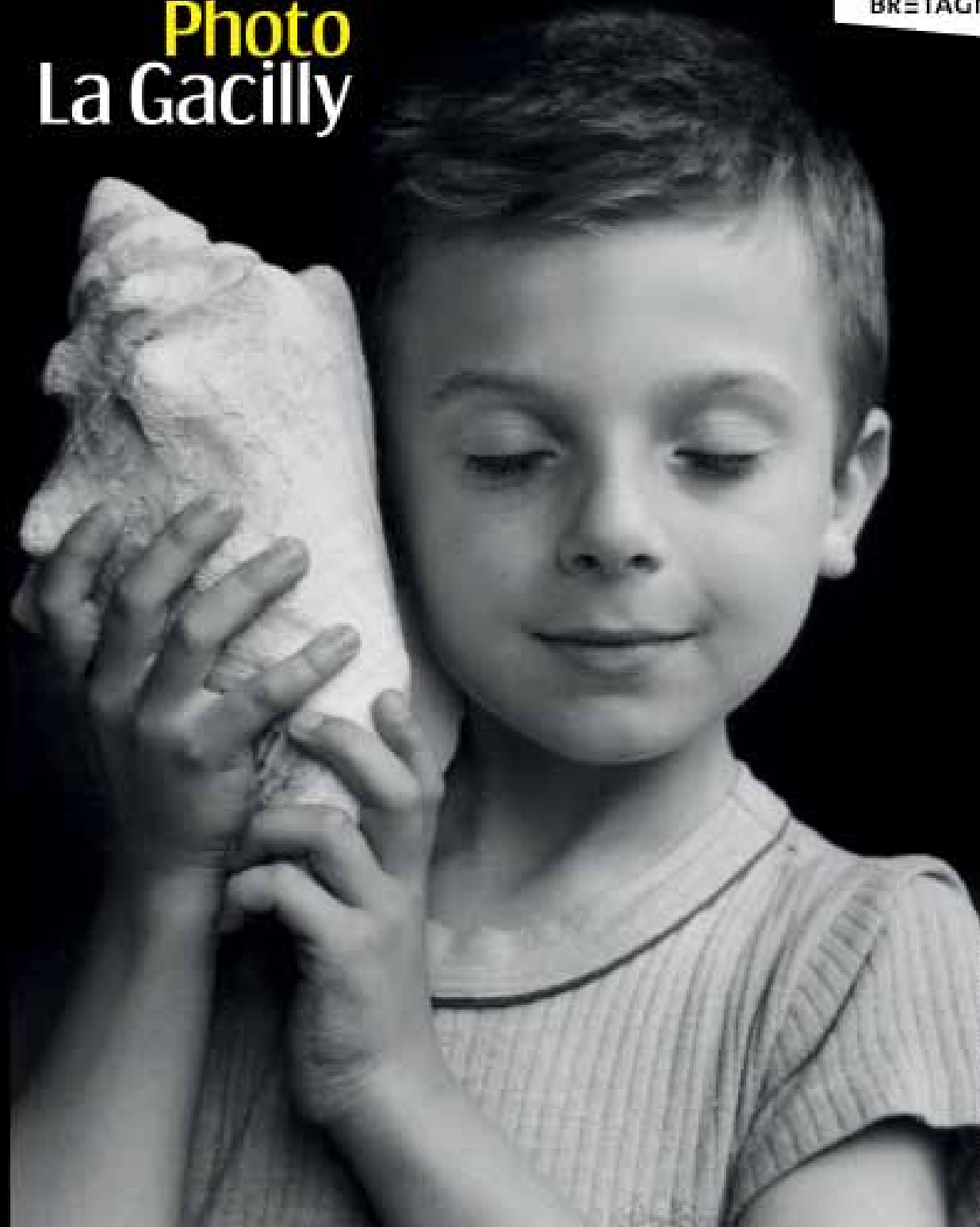


2014 DOSSIER
DE PRESSE

Festival
Photo
La Gacilly

BRETAGNE 



© 2014 Photo Festival La Gacilly - Bretagne

DU 31 MAI AU 30 SEPTEMBRE 2014

Pays Invité, Les Etats-Unis

Sommaire



Les États-Unis
le pays invité

Editos

pages 1 et 2

Ansel Adams	<i>page 3</i>
Nick Brandt	<i>page 4</i>
David Maisel	<i>page 5</i>
Pete McBride	<i>page 6</i>
Steve McCurry	<i>page 7</i>
Nasa	<i>page 8</i>
Michael Nichols	<i>page 9</i>
Brent Stirton	<i>page 10</i>
Robert Capa	<i>page 11</i>
Russell James	<i>page 12</i>
La Louisiane en Bretagne	<i>page 13</i>
Edouard Boubat	<i>page 14</i>
Floriane de Lassée	<i>page 15</i>
Guillaume Herbaut	<i>page 16</i>
Georges Méridon	<i>page 17</i>
Patrick Messina	<i>page 18</i>
Mathieu Pernot	<i>page 19</i>
Patrick Tourneboeuf	<i>page 20</i>
Collectif Image Sans Frontière	<i>page 21</i>
Festival photo des collégiens du Morbihan	<i>page 22</i>

Edito

Jacques Rocher

Fondateur du Festival, Maire de La Gacilly



La Gacilly : le village dans les images !

A la question, comment un village de 2 000 habitants attire chaque année plus de 300 000 visiteurs et connaisseurs de la photographie, je répondrai par la qualité de la programmation, l'originalité de la mise en scène à ciel ouvert, la générosité à offrir le meilleur et la durée des relations avec nos partenaires publics, privés et médias.

Le Festival Photo La Gacilly est devenu au fil du temps un rendez vous unique, porteur pour l'image de la Bretagne et du Morbihan.

Ce succès doit être pérennisé et c'est toute l'importance de créer une relation dans la durée avec les différents publics mais aussi avec nos partenaires qui y contribuent financièrement.

La gratuité a un prix, la générosité a un prix, c'est la force du Festival Photo La Gacilly de pouvoir rassembler toute cette énergie au service d'une simple ambition: offrir le regard des plus grands photographes dans l'espace public.

Edito

Auguste Coudray

Président du Festival

La photographie offre des moments de luxe qui apportent à notre vie un supplément d'âme. Peu importe ce qui fait que c'est beau, tant nous importe ce que la beauté nous fait. Elle est un accélérateur de sens, bouscule la pensée et procure du bonheur. Elle nous freine dans nos hâtes inutiles. Elle nous porte vers l'ailleurs tout en nous offrant d'être enfin un peu là, ici et maintenant.

Voici le sens du monde mis en beauté. La photographie exprime une vérité de son rapport au monde. Elle le dit en langage esthétique.

Le Festival Photo de La Gacilly renvoie à ces expériences sensibles, intimes, partagées entre amis, en famille. Le lointain est devenu proche et le proche, étranger. Il est important d'inventer un « nous », un ailleurs dans lequel chacun se projette avec envie et se retrouve. Il est des langages qui contiennent et délivrent d'autres mondes.

Le Festival Photo de La Gacilly offre cet autre univers construit autour de ce « village dans les images », revisité tous les ans par les plus grands photographes de ce temps.

Un grand Merci à tous nos partenaires sans lesquels cet évènement ne pourrait vous être offert !

Bon festival !

Ici, la Terre !

«Un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité.» Nous sommes le 21 juillet 1969, il est 3 h 56 en France. C'était il y a quarante-cinq ans. Neil Armstrong vient de poser le pied sur la Lune. Des centaines de millions de téléspectateurs retiennent leur souffle devant l'exploit de la mission Apollo 11. Puis, l'astronaute lève doucement la tête et découvre le spectacle grandiose de cette petite boule bleue, si lumineuse et si fragile à la fois : la Terre. Oubliées les thèses antiques de Ptolémée, les certitudes de Copernic ou la littérature de Jules Verne. Le pari lancé par John Kennedy s'est matérialisé et les Etats-Unis imposent alors leur puissance technologique, leur créativité, leur leadership. Déjà, le 6 juin 1944, en libérant la France puis l'Europe du joug nazi, ils avaient affirmé leur prédominance sur le nouvel ordre mondial. Cette fois, ils démontraient, par la conquête spatiale, que le «rêve américain» était une réalité.

En ce début du XXI^{ème} siècle, force est de constater que les Etats-Unis, en quelques décennies, ont profondément bouleversé nos modes de vie, notre culture, nos référents économiques, notre civilisation, notre environnement, notre vision même de l'existence. C'est pourquoi nous avons souhaité placer cette 11^{ème} édition du Festival Peuples et Nature de La Gacilly sous le regard de **la photographie américaine**. A New York ou Los Angeles, les galeries d'art font la part belle aux nouveaux talents ; plus que centenaire, le magazine *National Geographic* est une institution qui regroupe les grands maîtres de la couleur ; enfin, Getty Images s'est imposé en une décennie comme la première agence photo du monde... Bien sûr, notre Festival ne perd pas de vue ce qui fait son essence même : offrir en images un regard aiguisé sur le monde, partir à la rencontre des peuples, témoigner des transformations de notre planète, et permettre à tous les amoureux de la photographie de s'interroger sur cette Terre en mouvement, de s'informer, de s'émerveiller, de se révolter ou de s'émerveiller tout à la fois.

Qui sont les Américains ? Comment perçoivent-ils leur territoire ? Quelle vision portent-ils sur la société et sur un espace naturel qui se fragilise ? **Pete McBride** a passé plusieurs mois à sillonner le fleuve Colorado pour le *National Geographic*. Depuis sa source dans les Montagnes Rocheuses jusqu'à son embouchure dans le golfe de Californie, il montre combien ces paysages de toute beauté sont désormais menacés par l'assèchement de cette rivière mythique dont l'eau, cet or bleu, est surexploité par les hommes. **Brent Stirton**, quant à lui, est revenu sur les terres des Navajos, 150 ans après leur «longue marche», quand le gouvernement décida de les exproprier. Il nous offre un parallèle saisissant avec les clichés historiques d'**Edward S. Curtis** qui les avait immortalisés dans les années 1890 : les premiers natifs du continent américain ont bien du mal à préserver leur identité. Exposé dans les plus prestigieuses galeries d'art, **David Maisel**, quant à lui, s'est intéressé aux paysages américains modifiés par l'homme. Des clichés pris à 13 000 mètres d'altitude, des mosaïques de couleurs, de véritables tableaux dont il faut s'approcher au plus près pour découvrir la terrifiante réalité. Photographe de renom, passionné par l'Afrique, révolté par la destruction de l'environnement, **Nick Brandt** se pose à la fois en artiste et en défenseur du monde animal : nous avons souhaité rendre hommage à son combat en présentant ses douze années de travail. Autre spécialiste de la photo animalière, photographe vedette du *National Geographic*, **Michael Nichols** a passé une année en Tanzanie à suivre l'existence précaire des

lions du Serengeti : un reportage fascinant en partenariat avec le Festival de Visa pour l'Image. Quant à **Steve McCurry**, légende de l'agence Magnum Photos, il nous présentera comme une invitation à voyager ses plus célèbres icônes : trente années de carrière à capter la condition humaine. Deux hommages, enfin, seront rendus à deux grandes légendes de la photographie outre-Atlantique : **Robert Capa**, le modèle de tous les photoreporters de guerre, auteur de la si célèbre image du débarquement de Normandie, habillera les rues du village avec des clichés méconnus, ceux d'un monde en paix, loin de la fureur des conflits ; quant à **Ansel Adams**, le pape de la photographie environnementale et de paysages, nous présenterons une rétrospective de son œuvre sur les grands parcs américains. Et, comme un hommage à une Amérique XXL, les images de la **NASA** et du premier homme sur la lune s'étaleront en majesté à travers les rues de notre village de La Gacilly. En parallèle à cette programmation américaine, et dans notre volonté toujours affirmée de défendre une photographie engagée, une photographie de proximité, une photographie qui mêle les regards documentaires, historiques et artistiques, nos galeries à ciel ouvert, nos rues et nos jardins resteront le réceptacle de cette diversité.

«Terre de vacances» pour le photographe **Georges Mérillon**, «Terre d'adoption» pour **Patrick Messina**, le Morbihan, notre département, reste à l'honneur grâce au soutien fidèle du Conseil général du Morbihan.

Guillaume Herbaut, l'un des photographes les plus doués de la nouvelle génération présentera ces terres arctiques victimes du réchauffement climatique, qui aiguisent les appétits industriels des grandes puissances et contraignent les populations à modifier leur style de vie.

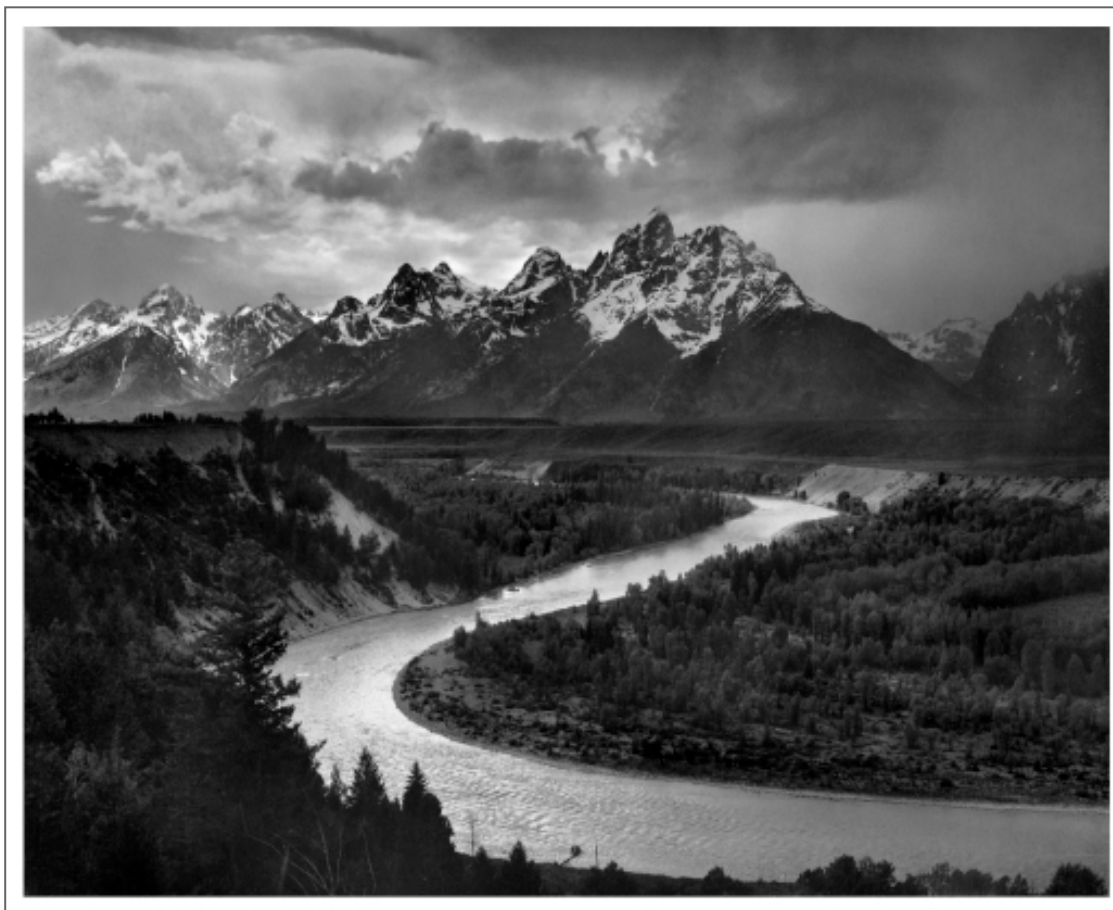
Floriane de Lassée, toujours sur les routes, à la rencontre des habitants du monde, rentre d'un tour du monde des cinq continents : elle porte un regard poétique, plein d'humour, sur ces hommes et ces femmes que l'on croise au hasard de nos voyages, et qui portent sur leur tête des bidons d'eau, du bois, de la nourriture, leur vie en somme...

Edouard Boubat, immense figure de la photographie humaniste, fera revivre ces petits moments du quotidien emplis de grâce, de beauté, de poésie et de plénitude intemporelle.

Russel James, renommé pour ses photographies de mode avec les plus beaux mannequins, est aussi un amoureux des peuples, un inconditionnel défenseur de la nature : son projet *Nomad*, que nous vous dévoilons, se compose comme un dialogue des pratiques artistiques avec les communautés autochtones menacées.

Pour la première fois, les **amateurs de photographie** se verront ainsi exposés, le temps de notre Festival, au travers d'expositions temporaires tout au long de l'été. Des lieux de Mémoire sur lesquels **Patrick Tournebœuf**, avec une approche documentaire, et **Mathieu Pernot**, par une vision plasticienne, ont travaillé en donnant leurs regards sur ces bunkers allemands abandonnés au vent et au sable sur nos côtes.

En 2013, pour notre dixième anniversaire, vous étiez plus de 300 000 visiteurs à découvrir notre village et ses expositions. Ce succès est notre plus beau cadeau et nous encourage à prolonger ce sillon de qualité et de confiance que vous nous accordez. Cette année, plus que jamais, La Gacilly restera votre jardin de la photographie.



© Ansel Adams

● Ansel Adams

La nature en équilibre

Ansel Adams, disparu en 1984, fut une personnalité visionnaire de la photographie de nature et de la protection des espaces sauvages. Considéré comme un héros national pour la sauvegarde de l'environnement, en particulier du Parc National Yosemite, et une figure emblématique pour son hymne à l'Ouest Américain, son engagement, à travers ses clichés noir et blanc iconiques, a joué un rôle primordial dans la préservation des grands parcs nationaux.

Certes, Adams fut souvent critiqué pour sa non représentation de l'espèce humaine dans ses photographies et pour sa vision idéaliste d'un monde naturel aujourd'hui disparu. Reste que, grâce à lui, ces espaces originels ont été protégés jusqu'ici.

En 1968, il reçut le *Conservation Service Award*, l'une des plus hautes distinctions civiles la plus élevée en reconnaissance de ses qualités de photographe, artiste, interprète et défenseur de l'environnement.

Puis, en 1980, Adams reçut la Médaille Présidentielle de la Liberté, en récompense de «son engagement pour la protection des espaces sauvages et touristiques du pays, à la fois par ses photographies et sur le terrain.»

Pourquoi Ansel Adams est-il plus vénéré aux États-Unis que tout autre artiste ou écologiste ne l'a jamais été ?

William Turnage explique : «*Plus que tout autre Américain influent de son époque, Adams était convaincu de la possibilité et probabilité pour l'humanité de vivre en harmonie et en équilibre avec son environnement.*»

Nos remerciements tout particuliers à Jim Brandenburg et Fanchon Lavigne (www.photoby.fr) qui nous prêtent les tirages de cette exposition.



Calcified Fish Eagle, 2012 © Nick Brandt

● Nick Brandt

Le crépuscule du monde sauvage

«*On this earth, a shadow falls across the ravaged land*» (litt : «Sur cette planète, une ombre tombe sur la terre ravagée»). Il aura fallu 13 ans au photographe Nick Brandt pour terminer cette phrase. Elle sonne comme une sentence. Une sombre formule, composée du titre de ses trois ouvrages, qui conclue, aussi bien qu'elle résume, l'ensemble de son œuvre, celle de la disparition des animaux sauvages et des espaces naturels en Afrique de l'Est. Au fur et à mesure de ses voyages, l'auteur a développé une vision plus sombre d'un monde encore d'une beauté stupéfiante, mais aujourd'hui tragiquement abîmé sous l'action de l'homme.

«*J'ai constaté que la situation de la faune africaine s'aggravait. La trilogie devait alors s'achever sur une note plus noire que celle sur laquelle je l'avais commencé.*» Son travail, il le voit comme un testament. Non pas le sien, mais celui des animaux dont il tire le portrait, dans une proximité physique comme artistique qui constitue la pierre angulaire de son œuvre.

Par cette démarche, le photographe parvient à tisser une étonnante relation avec les lions et les éléphants qu'il approche. Il en ressort des photos graphiques et majestueuses qui semblent appartenir à une autre époque. Le noir et blanc, qu'il utilise depuis ses débuts, y est pour beaucoup : «*Il compose une atmosphère intemporelle qui traduit mon propos comme aucun ciel bleu ne pourrait le faire.*»

Depuis 2001, Nick Brandt s'est exclusivement consacré à cette odyssée photographique d'une Afrique sauvage en voie de disparition. Son travail est exposé dans les galeries d'art les plus prestigieuses de New York, Berlin, Londres ou Paris.

En 2010, il a fondé Big Life Foundation pour contribuer à la préservation d'écosystèmes vitaux au Kenya et en Tanzanie. Né et élevé en Angleterre, il vit aujourd'hui dans les montagnes du sud de la Californie.



© David Maisel

● David Maisel

Black Maps, American landscape

Au premier abord, en les observant de loin, on croirait apercevoir des tableaux de Zao Wou-Ki ou de Mark Rothko. Puis, en s'approchant peu à peu, on découvre des mines à ciel ouvert, des eaux usées d'usines, des forêts abattues, une urbanisation rampante. Enigmatiques, sublimes et inquiétantes, les photographies si colorées de David Maisel livrent alors les mystères d'une terre souillée par la main de l'homme. L'auteur avoue une «*fascination pour la destruction du paysage, à la fois en terme de beauté formelle et de politique environnementale.*» Plus proche du land art que de la photographie documentaire, cet adepte de Robert Smithson, le précurseur de l'art minimal, transforme en œuvres fascinantes la dégradation de la nature et l'activité industrielle des États-Unis, captivant par exemple la beauté inquiétante du Great Salt Lake (Utah), dont les incroyables couleurs résultent d'une forte concentration d'éléments organiques et de déchets toxiques.

Des images toutes en ambivalence : magnifiques au regard, mais terrifiantes dans leur contenu, tant la surexploitation des sols, par l'extraction des minerais, la récupération d'eau ou les essais militaires, a des conséquences irréversibles pour notre milieu naturel. Et, parce que ces sites sont souvent éloignés et inaccessibles, Maisel réalise ses prises de vue à plus de 13 000 mètres d'altitude, permettant ainsi à ses photographies de révéler l'évidence de ces ravages que nous, humains, avons volontairement provoqué, fragilisant à jamais la terre sur laquelle nous vivons.

Né à New York en 1961, David Maisel réside et travaille depuis 1993 à San Francisco. Diplômé en art et design des universités de Princeton et Harvard, ses photographies ont intégré les collections des musées les plus prestigieux comme le MOMA à New York, la Fondation J.Paul Getty, ou le Victoria et Albert Museum de Londres.



Bassins de décantation qui utilisent l'eau du fleuve Colorado pour la récupération de la potasse © Pete McBride

● Pete McBride

Colorado, le fleuve assoiffé

A quoi ressemblera la vie lorsque nos précieuses ressources en eau deviendront de plus en plus rares et que la moitié de l'ouest des États-Unis deviendra désertique ? Les scientifiques estiment que le XX^{ème} siècle a été le plus pluvieux dans l'histoire du continent américain. Mais, dans le même temps, nous avons construit des villes grouillantes dans le désert, comme Phoenix et Las Vegas qui hébergent des millions de personnes, pompant les nappes phréatiques et les rivières de l'Ouest.

Pour illustrer ce danger, Pete McBride a suivi le cours du fleuve Colorado depuis sa source dans les montagnes Rocheuses, jusqu'à son embouchure dans le golfe de Californie. Un périple de 2 330 kilomètres, le plus souvent dans un petit avion traversant des paysages mythiques des États-Unis : le parc de Rocky Mountain, le Grand Canyon, les plaines du Nevada...

Reste que le Colorado tend à s'assécher. En dix ans, depuis 2003, il a perdu un tiers de son débit. La raison ? Il alimente les besoins de 30 millions d'habitants, on prélève ses eaux pour une irrigation agricole intensive, l'empoussièrement de l'air empêche le ruissellement des sols. Résultat ?

Ce puissant fleuve d'autrefois est à sec à environ 70 kilomètres au nord de la mer, ne parvenant plus à s'y jeter. La rivière s'évapore dans l'écume des phosphates et des bouteilles jetées. Un delta réputé, il y a peu, pour sa faune et ses zones humides n'est dorénavant qu'une partie du désert de Sonora. Un reportage qui sonne comme un cri d'alarme !

Aventurier, sportif, écrivain, documentariste et photographe, Pete McBride a grandi dans un ranch sur les bords du fleuve Colorado. Passionné par les sports d'eau, engagé dans la défense de l'environnement, il a parcouru plus de 60 pays à travers le monde pour des magazines tels que Stern (Allemagne), National Geographic, Smithsonian ou Esquire (Etats-Unis). Son film «Chasing Water» sur l'assèchement du Colorado a remporté plus de 20 prix dans les Festivals où il était projeté.

Les États-Unis

le pays invité



Pakistan, Peshawar. 1984. Afghan Girl at Nasir Bagh refugee camp.
© Steve McCurry / Magnum Photos



Tibet, Tagong. 1999. Woman at horse festival. © Steve McCurry / Magnum Photos

● Steve McCurry

Colors

A 61 ans et en plus de 30 années de carrière, Steve McCurry collectionne les photos les plus célèbres comme autant d'invitations à voyager. Elles lui ont même valu les prix les plus prestigieux, tels que la Robert Capa Gold Medal en 1980, ainsi que de nombreux World Press Photo. Des ruines d'Angkor Vat à celles du World Trade Center, ce photographe américain, légende de la prestigieuse agence Magnum Photos depuis 1986, a parcouru le globe en quête d'histoires à raconter et de témoignages à transmettre. Ce qui l'intéresse ? La condition humaine. Ni plus ni moins. Fortement inspiré par son modèle Henri Cartier-Bresson, McCurry s'emploie à prendre son temps car « *c'est le temps qui fait les bonnes histoires.* » La puissance de ses photos repose en grande partie dans leur incroyable force d'évocation, même sorties de leur contexte. Sa signature ? Sa faculté à capter une lumière parfaite. « *J'ai toujours travaillé en début et en fin de journée, explique le photographe. Pour la simple et bonne raison que je suis photosensible ! Les trop fortes lumières me gênent.* »

Les lueurs de certaines de ses photos semblent ainsi atteindre le clair-obscur des plus grandes toiles de maîtres, jusqu'à leur ressembler. La plus fameuse d'entre elles étant ce portrait de Sharbat Gula, la fillette afghane que McCurry photographie près de Peshawar, en 1984. L'image marque définitivement les esprits quand *National Geographic* décide d'en faire sa une. De ce visage couvert de poussière où brillent deux yeux éclatants, se dégage une expression de force, de courage et de crainte. Une icône est née. Comme les soldats américains à Iwo Jima de Joe Rosenthal, la petite fille courant nue sur une route du Vietnam de Nick Ut ou encore l'étudiant devant la colonne de chars à Tien An Men de Stuart Franklin, le portrait de Sharbat Gula a rejoint le panthéon de ces images indélébiles – celles qui font l'Histoire.



July 1969. Earthrise over the surface of the Moon, seen from the orbiting Apollo 11 spacecraft
© NASA

● NASA

Ils ont marché sur la lune

Nous sommes le 21 juillet 1969. Une forme humaine, alourdie par son équipement blanc, descend d'une curieuse machine. Autour de lui des cailloux, des crevasses, une poussière fine. Le silence de la Mer de la Tranquillité. La beauté d'un paysage pétrifié. Dans le monde entier, 600 millions de téléspectateurs suivent, le souffle coupé, une scène qu'on avait cru longtemps réservée aux seuls amateurs de romans ou de films de science-fiction : un homme marche sur la Lune !

«Un petit pas pour un homme, un bond de géant pour l'Humanité.» C'était il y a quarante-cinq ans. En plantant le drapeau américain au milieu des étoiles, Neil Armstrong fixait pour toujours l'image victorieuse d'une épopée à nulle autre pareille. Certes, il consacrait d'abord la suprématie de la technologie des États-Unis, mais il avait aussi réalisé un rêve que les hommes n'avaient, depuis l'antiquité, cessé de caresser :

Aujourd'hui, avec le recul, on s'aperçoit que le programme Apollo n'a pas été l'un de ces accidents de l'histoire, glorieux mais inutiles. Il a profondément changé la vision que nous avons de notre place dans l'univers, modifié les rapports

de force géopolitiques, déclenché une révolution technologique. Sans Apollo, le monde serait aujourd'hui bien différent et, osons le dire, moins avancé.

Avec cet épisode, les États-Unis ont marqué de leur empreinte la conquête spatiale. Le Festival de La Gacilly a voulu leur rendre hommage en exposant trois images géantes de cet événement, trois images désormais célèbres de la NASA, l'agence spatiale américaine :

- La photo historique de Neil Armstrong marchant sur le sol lunaire.
- Le lever de Terre vu par les astronautes d'Apollo 11 alors qu'ils survolaient la mer de Smyth. L'Australie et l'océan pacifique émergent de l'horizon. Le contraste est saisissant entre la planète bleue foisonnante de vie et la Lune, monde mort dépourvu d'atmosphère.
- Enfin, ce cliché de John Young, le commandant de bord d'Apollo 16, rendant les honneurs au drapeau américain en sautant en l'air à 80 centimètres du sol, afin de montrer la faible gravité lunaire.



© Michael Nichols / National Geographic Magazine

● Michael Nichols

Le roi du Serengeti

La mort rôde partout, la survie est une lutte sans fin, et l'esprit d'équipe est primordial dans le Serengeti, en Tanzanie, y compris pour C-Boy et sa magnifique crinière sombre. On pense souvent, à tort, que l'Afrique regorge de lions. En réalité, ils sont en voie de disparition à cause de conflits liés à l'étalement des communautés humaines. L'heure est au dialogue afin de trouver un moyen pour les Africains et ces grands prédateurs de cohabiter. Michael Nichols a documenté durant une année entière l'existence précaire de ces fiers félins ; entre deux siestes, ils doivent affronter les clans adverses et chasser tant bien que mal leur repas. Une courte vie loin d'être de tout repos. Ce reportage a été publié dans le numéro d'août 2013 de *National Geographic Magazine* et exposé pour la première fois lors du dernier Festival de Visa pour l'Image à Perpignan.

Michael Nichols a débuté la photographie à l'armée, au début des années 1970. Ancien membre de l'agence Magnum Photos, il a remporté plusieurs World Press pour ses reportages, dans la catégorie Nature et environnement. En 1996, il rejoint le staff du National Geographic dont il est aujourd'hui, également, rédacteur en chef. Ce spécialiste de la photo animalière – il a consacré près de vingt ans aux éléphants d'Afrique –, est le fondateur du festival Look3 à Charlottesville, en Virginie.

En partenariat avec Visa pour l'Image - Perpignan.



© Edward S. Curtis



© Edward S. Curtis

● Brent Stirton

Retour chez les Navajos

«Les âmes des morts restent là où ils ont vécu. Lorsqu'il n'y a pas de bruit, pas de vent, on entend les esprits.» Ce proverbe navajo résume à lui seul la philosophie de ce peuple amérindien : le culte des anciens et l'attachement à la terre de ses ancêtres. On comprend mieux dès lors le drame qui les toucha il y a tout juste 150 ans. En 1864, assiégés par l'armée fédérale, leurs récoltes brûlées et leur bétail tué, les Navajos furent chassés de leur territoire et contraints à la déportation. Une période sombre de l'Histoire connue sous le nom de «la longue marche». A pied, au cœur d'un hiver rigoureux, ils durent rejoindre en 20 jours l'est du Nouveau Mexique. Seulement un quart d'entre eux y surviva.

Aujourd'hui, la réserve navajo compte 200 000 habitants et s'étend sur 65 000 km², à cheval sur l'Arizona, l'Utah et le Nouveau Mexique. Un site au cœur des quatre Montagnes sacrées chères à la tradition de ce peuple, et symbolisant les quatre points cardinaux mais aussi les quatre éléments de base : l'eau, le feu, le vent, la terre.

Le photographe Brent Stirton est parti découvrir et comprendre ce qu'il restait de la nation navajo. Elle est en effet un bon exemple de tous les problèmes auxquels doivent faire face les réserves indiennes où les valeurs traditionnelles ne sont pas toujours compatibles avec les lois du marché, où le chômage touche 80% de la population active, où l'alcoolisme est un fléau. Il nous ramène un témoignage saisissant.

Si ce peuple fier a longtemps hésité entre le modernisme et le traditionalisme, entre l'abandon de ses propres valeurs et le repli, il semble aujourd'hui trouver une voie intermédiaire, en s'ouvrant à l'extérieur par le tourisme, tout en préservant son identité avec comme principe sacré : la préservation de la Terre.

Cette exposition est également l'occasion de faire un parallèle entre les images exceptionnelles des Navajos qu'avait réalisées Edward S. Curtis à la fin du XIX^{ème} siècle, et le visage actuel de cette nation.

Le reportage «Retour chez les Navajos» est réalisé en avril 2014.

Né à Durban (Afrique du Sud) en 1969, Brent Stirton est basé à New York où il est membre de l'agence Getty Images. Spécialisé dans la photo documentaire, il est régulièrement publié dans de nombreuses revues internationales, dont le National Geographic. Passant plus de dix mois par an sur le terrain, utilisant un système d'éclairage portatif, même dans les régions les plus reculées, qui donne à ses photos un effet studio très reconnaissable, il réalise une photographie engagée, dénonçant le massacre des gorilles au Congo, ou le trafic de l'ivoire en Afrique. Collectionnant les prix, il a déjà reçu six World Press Photo, un Visa d'Or au festival du photojournalisme de Perpignan, et trois Picture of the Year en 2012.



© Robert Capa / Magnum Photos

● Robert Capa

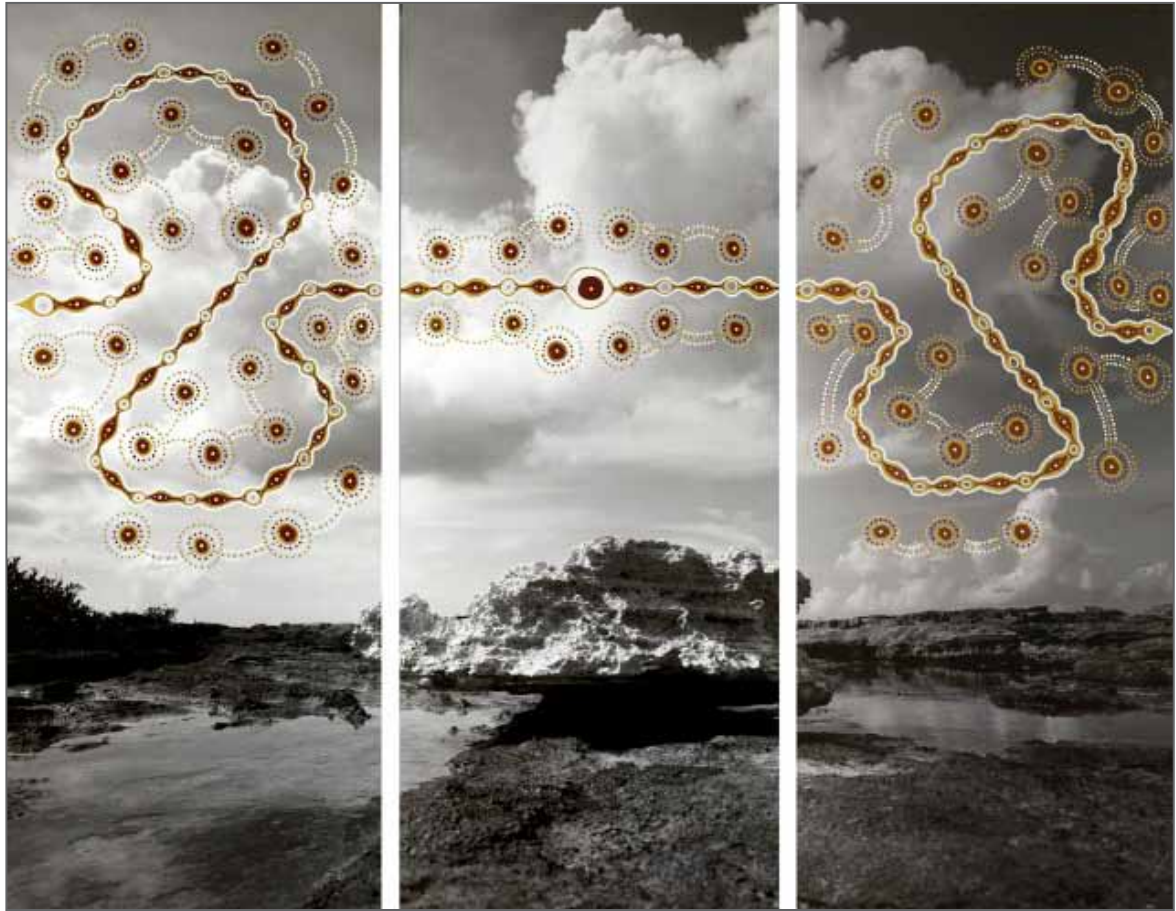
Loin de la fureur

On ne présente plus Robert Capa. Modèle absolu de tous les photojournalistes, il est l'auteur de certaines des images les plus marquantes du XX^{ème} siècle, comme celle de ce milicien républicain abattu en pleine course pendant la guerre d'Espagne en 1936, de cette femme française tondu après la Libération et vilipendée par la foule pour avoir eu un enfant d'un soldat allemand, ou celle de ce soldat américain débarquant sur Omaha Beach en Normandie le 6 juin 1944, dont nous célébrons cette année le 70^{ème} anniversaire.

Cet infatigable bourlingueur, de son vrai nom Endre Friedmann, naquit en Hongrie il y a tout juste cent ans. Contraint de quitter son pays sous le joug de la dictature de l'amiral Horthy, il se forme au journalisme, s'installe un temps en Allemagne qu'il fuit avec l'arrivée du nazisme, et choisit Paris où il fait la connaissance des photographes Henri Cartier-Bresson, André Kertész, David Seymour et de sa compagne Gerda Taro qui lui trouvera son pseudonyme de Robert Capa, l'idéal pour se faire passer pour un photoreporter américain.

Après-guerre, les États-Unis deviendront son pays d'adoption, et il participera à la création de l'agence Magnum Photos, où, c'est une première, chaque auteur conserve les droits sur ses images.

«*Si une photo n'est pas assez bonne, disait-il, c'est qu'elle n'a pas été prise d'assez près.*» Capa est passé maître dans l'art de l'instantané, toujours au cœur de l'action des grands conflits de son temps. Le Festival de la Gacilly a voulu prendre le contrepied de cette vision du photographe de guerre, en privilégiant des images de paix, de bonheur qu'il réalisait entre deux éclats : les travaux des champs en Ukraine, des gamins de France riant aux éclats sur une carcasse de moto, les amoureux des kibboutz israéliens, les suiveurs du Tour de France, les belles de la Place Vendôme. Car Robert Capa, avec le génie photographique qui le caractérise, c'est aussi ça : un amoureux des petits moments heureux du quotidien, une parenthèse de douceur...



Rock Triptych © Russell James

● Russell James

Nomad

Nomad, le projet créé par le photographe Russell James, est un projet de collaboration artistique du photographe avec des artistes natifs australiens.

Inspiré par les excuses publiques aux aborigènes du Premier Ministre australien en 2008, Russell James décide de créer un dispositif qui l'amène à collaborer avec des artistes autochtones et de communautés marginalisées. Cette collaboration consiste à créer ensemble, lui et eux, pour produire des œuvres pour le marché de l'art international.

Puis, il propose à d'autres artistes reconnus sur la scène internationale, de le rejoindre, et de participer, à leur tour, à ce dialogue des pratiques artistiques avec les peuples autochtones, et les communautés menacées.

Ainsi, ce projet s'élargit en autant de collaborations culturelles à travers le monde. Et, *Nomad Two Worlds* devient fondation, pour promouvoir cet art primitif auprès du public et du marché de l'art, et aider à la reconnaissance des cultures et des communautés les plus menacées au monde.

● La Louisiane en Bretagne

Regards sur l'ancienne France

Au cœur des bayous, le Pays Cajun est un labyrinthe de marais et de lacs. C'est sur cette terre belle et mystérieuse de Louisiane, ancienne colonie française découverte en 1684 et revendue par Napoléon aux États-Unis, que des francophones venant de Normandie et de Bretagne s'installèrent au début du XVIII^{ème} siècle. Des Acadiens y trouvèrent aussi refuge à partir de 1765, fuyant le Canada et l'oppression des Anglais. Ces anciens Français n'ont cessé depuis de préserver leurs coutumes et leur langue : une musique, mélange de blues et d'influence africaine créole, une littérature, une cuisine – avec le fameux court-bouillon -, et un folklore, fondé sur une forte tradition orale.

Dans le cadre des accords de coopération entre des artistes de Bretagne et de Louisiane, entre le collectif Nunu et le cluster des Articulteurs, le Festival de La Gacilly a souhaité inviter trois photographes de Louisiane, pour nous faire découvrir cette région d'Amérique si imprégnée de nos territoires. Ainsi, **Brian Baiamonte**, **John Slaughter** et **Franck McMains** nous prêtent leurs regards si différents, sur une région si identitaire.

Cette sélection de photographes louisianais sera aussi l'occasion de nouer un partenariat avec le projet «Degrees of Separation» concernant l'exposition d'œuvre artistique en lien avec Anne Connely, Fine Art conservateur des Arts.



© Edouard Boubat / Gamma-Rapho



© Edouard Boubat / Gamma-Rapho

● Edouard Boubat

D'un rêve à l'autre : photographier la vie

« Quelqu'un rêve qu'il traverse le Paradis ; il reçoit une fleur pour preuve de son passage. Au réveil la fleur est là, au chevet de son lit. Quelqu'un rêve qu'il rencontre une femme ; elle lui donne un baiser. Au réveil, où est le baiser ?

Quelqu'un traverse la vie en rêvant. Au réveil il reste quelques photographies dans une boîte, dans son portefeuille, dans un livre. Alors c'est un livre de photos. »

Edouard Boubat

En quelques 20 photographies, le Festival de La Gacilly a voulu donner un aperçu de ce photographe de « baisers volés » à la vie, aux paysages, aux visages, d'instant de réalités revenus des rêves, des éblouissements, des regards partagés.

Et vous donner envie de découvrir cet auteur né en 1923 dans le quartier de Montmartre à Paris et mort en 1999 à Montrouge. Ce photographe français et chroniqueur photo-reporter de l'après-guerre qui fut, avec Robert Doisneau et Willy Ronis, l'un des principaux représentants de la photographie humaniste française, avait ces mots : *« Ce soir je ne demande plus 8 jours, ni un mois, ni une vie. Je demande seulement l'instant unique de la prise de vue ».*



Bassanti, Inde, 2010 © Floriane de Lassée



Bigawa, Népal, 2010 © Floriane de Lassée

● Floriane de Lassée

How Much Can You Carry?

De l'Afrique de l'Est jusqu'au fin fond de l'Indonésie, aveuglée par le soleil, Floriane de Lassée trace sa route, encore et encore. En minibus, en car, en 4x4. Les paysages varient, les destinations aussi, mais toujours ces marcheurs de bords de route qui semblent porter toute leur vie sur la tête, intriguent la jeune photographe. Telles des fourmis à l'équilibre impeccable, hommes comme femmes transportent des montagnes de bois, de bidons d'eau, de nourriture, les récoltes des champs aussi ; le dos courbé parfois, mais toujours la nuque droite et le regard concentré vers devant.

Floriane de Lassée rentre d'un tour du monde d'une année.

C'est de cette Odyssée sur les cinq continents, qu'elle nous rapporte cette série qui dresse le portrait de porteurs des quatre coins du monde. Dans un dispositif très simple (un drap tendu sert de fond devant lequel le modèle se met en scène avec ce qu'il a de plus cher), le sujet prend la pose avec amusement et fierté.

Loin de tout misérabilisme, c'est avec curiosité et complicité, que la photographe met en avant et en beauté ces rencontres ; au-delà, à travers ces caryatides modernes, la métaphore nous renvoie aux poids que nous portons tous, qu'ils soient physiques ou psychologiques.

How Much Can You Carry? est avant tout un hommage à ces porteurs de vie ; ceux dont la vie est lourde et où le sourire et le rire deviennent la clef d'une existence vivable.

How Much Can You Carry? est publié aux Editions Filigranes en juin 2014.



Groenland, 2013 © Guillaume Herbaut / Institute

● Guillaume Herbaut

A Melting Arctic Bouleversements au Grand Nord

Le réchauffement climatique est plus rapide autour de l'océan Arctique que partout ailleurs. Pour s'adapter à ce climat nouveau, les communautés locales doivent changer la façon dont ils vivent et travaillent - pour le meilleur et pour le pire.

Tout autour de l'océan Arctique, l'impact du changement climatique est spectaculaire : les calottes glaciaires fondent, les glaciers disparaissent, les montagnes et les rivières se déplacent. Certains équipements et aménagements doivent être abandonnés, d'autres déplacés. Des bancs de poissons migrent sur des milliers de kilomètres. Certaines régions perdent leurs flottes de pêche et leurs conserveries, d'autres peuvent en faire une nouvelle industrie. Le pétrole, le gaz et les minéraux enfouis dans le sous-sol gelé sont maintenant accessibles à moindre coût. Des ports sont construits pour les navires qui empruntent la route du nord entre l'Asie et l'Europe.

Les nations autochtones dont les territoires ont été divisés par les conflits géostratégiques qui ne les concernaient pas, essaient maintenant de se réunir. Les investisseurs étrangers de divers pays, y compris des nations non arctiques comme la France et la Chine, s'y implantent. De nouveaux immigrants s'y installent avec leurs modes de vie, et de l'argent frais, créant des activités nouvelles et des problèmes nouveaux.

Sur place, certains se félicitent de ces possibilités sans précédent. Ils ont des rêves de richesse, de pouvoir, et même d'indépendance vis à vis de leurs lointains dirigeants. D'autres craignent la disparition de leur culture et mode de vie traditionnel ainsi que la destruction de l'environnement naturel, si fragile. Guillaume Herbaut présente les histoires de quatre de ces petites communautés, en Islande, au Groenland, au Canada et en Alaska.

Ces reportages ont été réalisés avec le journaliste Yves Eudes, pour Le Monde (série d'été 2013).



Morbihan, terre de vacances © Georges Mérillon

● Georges Mérillon

Morbihan, Terre de vacances

«Lorsque le Conseil général du Morbihan et le Festival de La Gacilly m'ont proposé de capter les vacances dans le Morbihan, j'ai trouvé l'offre surprenante. Bien conscient que mon parcours photographique m'a plus souvent conduit à travailler sur des terres de souffrance que sur celles ensoleillées de la trêve estivale, le projet m'a pourtant immédiatement séduit.

Le Morbihan était alors pour moi une terre inconnue. Je décidais, pour le visiter, de m'y rendre en moto, sans GPS, en suivant un cap tracé au gré des rencontres.

Cette terre de Bretagne, je l'ai découverte ainsi, lors d'une croisière de 2700 kilomètres au travers de ses forêts et sur ses îles, le long de ses plages et de ses canaux, dans sa campagne, dans ses villes et ses châteaux. Je me suis laissé guider par le regard de ses visiteurs croisés au hasard du mois d'août. J'ai tenté de saisir l'image de ses hôtes venus trouver ici ces moments paisibles faits de petits riens, ceux qui donnent à l'été son rythme et sa saveur.»



Morbihan, terre de vacances © Georges Mérillon

Georges Mérillon est né en 1957. Son premier reportage, un portrait de la ville indienne de Calcutta, est publié par le magazine *Géo* en 1979. En 1987 il rejoint l'agence Gamma qu'il quittera en 2005, réalisant des reportages sur l'actualité internationale et les conflits, ainsi que des documentaires sur les sujets de société en France. Aujourd'hui, parallèlement aux sujets qu'il réalise en photos et en vidéo pour la presse magazine, il anime, avec d'autres photographes, l'association *Divergence* qui développe un modèle innovant et mutualisé de diffusion d'images au service des indépendants.

Son travail fut plusieurs fois primé par des jurys professionnels comme celui du World Press qui lui décerna le prix *Picture of the Year* pour un reportage au Kosovo en 1991 ainsi qu'un autre prix en 1995 pour son travail sur les violences en Algérie. Il a également reçu l'*European Fuji Award* en 1993 et a été récompensé par le Festival Bayeux des correspondants de guerre en 1994.

Commande du Conseil général du Morbihan, réalisée durant l'été 2013.



© Patrick Messina / FTL



© Patrick Messina / FTL

● Patrick Messina

Morbihan, Terre d'adoption

Ma famille est partie d'Algérie en 1962. Je n'ai jamais eu de lieu familial, de point d'ancrage.

Il y a 20 ans je découvrais ce lieu grâce à Delphine.

Ses grands parents s'y installaient 30 ans plus tôt. Leurs 7 enfants ont maintenant 7 maisons et viennent le plus souvent possible avec leurs enfants. Certains y vivent toute l'année.

Delphine y passait toutes ses vacances scolaires.

Sans nous en rendre compte, petit à petit, Delphine et moi avons transmis cet intérêt pour le Golfe du Morbihan à nos deux enfants Alma (13 ans) et Côme (9 ans).

Le Golfe du Morbihan fait partie du «club des plus belles baies du monde» !

C'est une mer intérieure d'une largeur de 20 kms parsemée de nombreuses îles et îlots. C'est une destination prisée pour la beauté de ses paysages.

Depuis 20 ans la Presqu'île de Rhuys a beaucoup changé.

Avec un formidable coup d'accélérateur depuis les années 1982-1983 et les lois de décentralisation Defferre. Partout la même trilogie - infrastructures routières, zones commerciales, lotissements - concourt à un impressionnant étalement urbain.

De plus en plus de bateaux de plaisance naviguent (ou restent à quai !) : agrandissement des ports et du nombre de mouillages.

La liaison ferroviaire rapide Paris-Vannes attire de plus en plus de gens.

Mais comme si rien n'avait changé, comme il y a 50 ans, nous et nos enfants aimons y retourner.

Pour quelles raisons Delphine et moi aimons ce lieu ?

Pourquoi Alma et Côme sont-ils tant attachés à cet endroit ?

Dans chaque photographie, Alma et Côme sont présents tels des référents temporaires.

Réalisé pour la Mission France(s) Territoire Liquide, labellisée Mission Photographique de la Datar



© Mathieu Pernot

● Mathieu Pernot

Ligne de Mire

Ligne de Mire est un travail photographique réalisé autour des blockhaus du Mur de l'Atlantique qui parsèment les côtes normandes et bretonnes.

Partant de cette architecture de défense militaire de la seconde guerre mondiale transformée par l'artiste en chambre noire, Mathieu Pernot mène à la fois une réflexion sur la nature du paysage observable à travers les fenêtres de tir et une expérimentation du procédé à l'origine de la photographie, la camera obscura .

Réalisée lors d'une résidence au Centre d'Art et de Recherche GwinZegal / Guingamp, puis intégrée aux collections et exposée au Frac Bretagne à Rennes à l'automne 2013, la série *Ligne de Mire* poursuit son chemin chez les acteurs de la photographie en Bretagne en étant exposée au Festival Photo de La Gacilly à l'été 2014.



Monolith © Patrick Tournebœuf / Tendance Floue

● Patrick Tournebœuf

Monolith

«Le projet Monolith s'inscrit dans la continuité de mes préoccupations autour des traces laissées par les stigmates de l'histoire aujourd'hui et leur devenir.

Après avoir travaillé sur les empreintes du Mur de Berlin, regardé les monuments aux morts, les plages du débarquement ou autres édifices historiques, ce travail a débuté en 2004.

Tout est partie de cette curiosité que l'on peut ressentir lorsque l'on se présente sur une plage et que l'on découvre ces cubes étrangement posés et sans fonctions actuelles. Ces blocs de bétons nous font références à l'histoire, pour certains à la mémoire, mais ils semblent en perdition. Vestiges d'un temps douloureux et éphémère, ils s'effacent lentement et doucement en s'enfonçant vers les abîmes, pour disparaître à jamais de nos horizons. La nature reprend donc son pouvoir sur l'Homme et ses ambitions comme pour marquer la fin d'un monde.

Le projet Monolith répond également à la tradition documentaire et plastique de l'observation du banal, de ce qui n'est plus regardé comme tel, dans une attitude de recherche, de rigueur, de classicisme par l'usage des techniques et du point de vue systématique et ce en interrogeant l'identité de ces édifices par le biais de l'objectif.

Cette saisie est révélatrice d'une approche où les données esthétiques et la lecture de l'espace dialoguent avec les configurations géographiques.

Face aux espaces saisis, l'utilisation de la chambre posée sur un trépied me donne une assise, un recul et une distance nécessaires à l'observation.»



© Francis Tack

● Collectif Image Sans Frontière

Regards sur les USA

Partenaire depuis le début de l'existence du Festival de La Gacilly, l'association internationale de photographes amateurs et professionnels « Image Sans Frontière » a fait appel à ses membres pour répondre au thème de l'année et porter un témoignage sur les USA.

20 « regards » sur l'Amérique choisis parmi les très nombreuses images reçues.



© Yvon Boelle

● Festival photo des collégiens du Morbihan

L'arbre et la forêt

Forts du succès remporté par les précédentes éditions, le Festival Peuples et Nature et le Conseil général du Morbihan - en partenariat avec l'Education nationale - ont proposé aux collèves du département de participer de nouveau cette année au festival photo des collégiens.

La création d'un festival des collégiens, intégré à la programmation officielle du festival Peuples et Nature de La Gacilly est une merveilleuse opportunité de valoriser le travail réalisé par les élèves durant toute l'année.

Ce projet est avant tout un projet pédagogique qui allie création artistique et éducation au développement durable. Il permet aux élèves de s'interroger et de transmettre leurs regards, leurs visions en utilisant les différentes formes de photographie (photo d'art, photo reportages...).

Sur les 35 collèves inscrits, 16 collèves publics et privés du département ont été sélectionnés pour participer à l'édition 2014 : ce sont plus de 350 élèves qui se sont investis dans ce projet.

Nous vous invitons donc à partir à la découverte de leurs productions.

Laissez-vous guider et découvrez l'enthousiasme et l'originalité de leurs propositions.

Dépassant le simple travail « scolaire », cette exposition reflète la créativité et la démarche esthétique et artistique dont ont su faire preuve les élèves.

Une production de qualité, pleine de spontanéité, de poésie et d'humour...

Les élèves de ces 16 collèves publics et privés du département ont travaillé durant toute l'année scolaire sur la conception de cette exposition, accompagnés avec force, par les enseignants de leur établissement et leur photographe parrain, (Yvon Boëlle, Frédéric Mouraud, Gwénaél Saliou, Cédric Wachthausen, Eric Frotier de Bagneux et Hervé Le Reste).

De la découverte du métier de photographe, à la sélection des photos, en passant par l'apprentissage indispensable de la réflexion et du regard artistique, ils ont découvert les multiples facettes du métier de photographe.

Pour en voir et en savoir plus : <http://crdp2.ac-rennes.fr/leoff/>



© Ansel Adams



© Nick Brandt



© David Maisel



© Pete McBride



© Steve McCurry / Magnum Photos



© NASA



© NASA



© Michael Nichols / National Geographic Magazine



© Robert Capa / Magnum PHotos



© Russell James



© Guillaume Herbaut / Institute



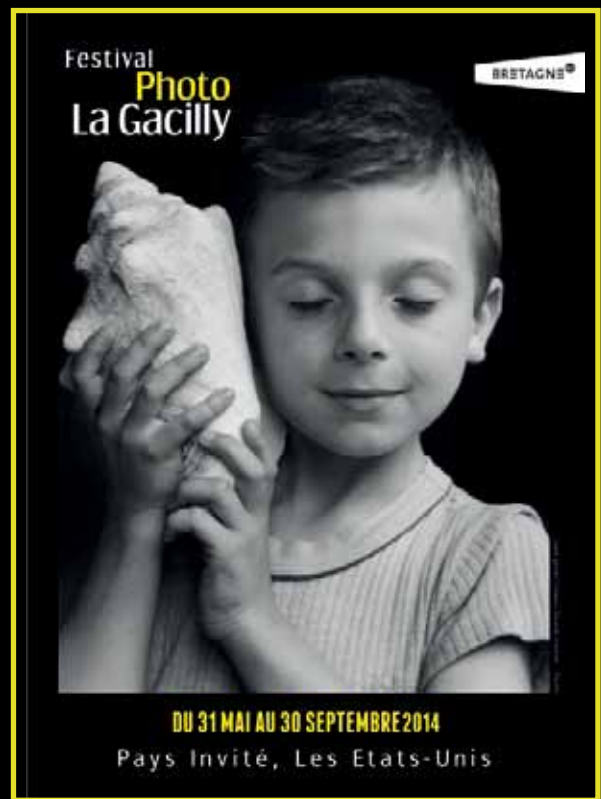
© Mathieu Pernot



© Patrick Tourneboeuf / Tendance Floue



© Hoover Dam / Image Sans Frontière



La Gacilly est située à l'ouest de la France en Bretagne Sud, proche de Rennes, Vannes et Nantes.

S'Y RENDRE EN TRAIN

TGV Paris Montparnasse/Redon : 2h45 de trajet
Redon/La Gacilly : 15mn en voiture

Contacts Presse

2^e BUREAU

Sylvie Grumbach
Martial Hobeniche
lagacilly@2e-bureau.com
+33 1 42 33 93 18
www.2e-bureau.com

FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

rue des Graveurs
BP 11
56204 LA GACILLY
+33 2 99 08 68 00